



**« DANS TES YEUX RIT  
L'ÉTRANGETÉ D'UN CIEL QUI  
NE T'APPARTIENT PAS »»**

Notes des interventions de Davide Proserpi et de Julián Carrón  
lors de la Journée de début d'année des adultes et des étudiants de CL.  
Mediolanum Forum, Assago (Milan), 26 septembre 2015

**« DANS TES YEUX RIT  
L'ÉTRANGETÉ D'UN CIEL QUI NE T'APPARTIENT PAS »**

**Notes des interventions de Davide Prospero et de Julián Carrón  
lors de la journée de début d'année des adultes et des étudiants de CL.  
Mediolanum Forum, Assago (Milan), le 26 septembre 2015**

**JULIÁN CARRÓN**

Demandons à l'Esprit Saint qu'Il réveille en nous une affection pour le Christ, un attachement à Lui, tels que nous puissions témoigner de Lui dans tous les replis de notre vie.

*Discendi Santo Spirito*

*La mente torna  
I wonder as I wander*

**DAVIDE PROSPERI**

Bienvenue à cette rencontre par laquelle nous commençons une nouvelle année ensemble. Je salue également tous les amis qui sont connectés avec nous en direct depuis de nombreuses villes en Italie et à l'étranger pour vivre ensemble ce moment.

« La journée la plus belle de la semaine est le lundi, parce que le lundi on recommence, on reprend le chemin, on recommence la réalisation de la beauté, de l'affection » (L. Giussani, *Dal temperamento un metodo* [Du tempérament une méthode, *ndt*], Bur, Milan 2002, p. 31). Cette phrase de don Giussani dit pourquoi nous ne nous laissons jamais de recommencer, parce que nous sommes attachés à cette beauté plus qu'à tout autre intérêt ; nous demandons donc à notre grande compagnie qu'elle nous aide à ne pas nous décourager, pour que notre affection pour la source de cette beauté grandisse de jour en jour, d'année en année.

Aux Exercices de 1964 à Varigotti, don Giussani disait : « Il faut lutter pour la beauté, parce que sans la beauté on ne vit pas. Cette lutte doit pénétrer chaque détail, autrement, comment pourrions-nous remplir un jour la Place Saint-Pierre ? » (cité par L. Amicone, « Il 25 aprile di Rimini » [Le 25 avril de Rimini, *ndt*], *Tempi*, n. 18/2004, p. 20). Le 7 mars dernier, nous avons rempli cette place. Nous avons sollicité une rencontre avec le Pape pour demander comment garder cette fraîcheur du début, décisive pour que notre mouvement continue à être utile à l'Église et au monde. Je pense que chacun de nous est ici parce qu'il considère que cette expérience a de la valeur pour sa vie. Mais comment être toujours plus utiles à l'Église et servir ainsi la gloire du Christ dans le monde ? Le Pape nous a répondu en nous confiant une mission, nous nous en souvenons : « Centrés en Christ et dans l'Évangile, vous pouvez être les bras, les mains, les pieds, l'esprit et le cœur d'une Église "en sortie" » (François, *Discours au mouvement de Communion et Libération*, 7 mars 2015).

Carrón est revenu sur ce point lors des Exercices de la Fraternité : « À quoi reconnaître cette présence ? Au fait qu'elle nous détourne de nos réductions et nos distractions, pour nous remettre au centre, qui est le Christ. (...) Le christianisme est toujours un évènement » (*Une présence dans le regard*, Fraternité de Communion et Libération 2015, p. 34). Nous devons nous rendre compte du fait que cela indique une direction, à savoir qu'il faut nous recentrer sur la primauté de l'évènement, nous ouvrir toujours de nouveau au Christ en tant qu'évènement qui s'est produit dans l'histoire passée et qui se produit dans le présent selon des formes toujours nouvelles, que nous sommes appelés à suivre. Nous l'avons vu lors du

dernier Meeting. La méthode dont Dieu se sert pour entrer dans l'histoire est celle d'un libre choix : le choix d'un homme, Abraham. Au cœur de la multitude des hommes qui cherchent à donner un nom au Mystère, un seul homme est choisi et appelé par son prénom par le Mystère, « Abraham... », pour qu'il puisse Le tutoyer comme un fils tutoie son père. C'est cette même méthode qui décrit notre histoire.

En effet, l'un des aspects qui me frappent le plus dans le mouvement est la manière dont tout a commencé. On peut le lire dans l'ouvrage d'Alberto Savorana (*Vita di don Giussani* [Vie de don Giussani, *ndt*], Bur, Milan 2014). Il y a de nombreuses années, un jeune garçon a commencé à éprouver l'ardent désir que sa vie ne soit pas inutile. Il ne savait pas comment, il n'imaginait pas de quelle manière elle pourrait être utile ; la seule chose dont il était tout à fait sûr était qu'il ne voulait pas vivre inutilement, qu'il s'offrirait tout entier au Seigneur pour que sa vie puisse être utile au monde, utile pour Son dessein, quoi que le Seigneur lui demande. Je vous le dis : je me reconnais, je me reconnais, moi aussi j'ai ce profond désir ! Mais, le plus souvent, nous ne prenons pas au sérieux ce désir que nous avons tous à l'intérieur au point de dire : « Je vais consacrer ma vie à cela, toute ma vie ». Pourtant, nous sommes là aujourd'hui parce que ce jeune garçon est devenu un homme, puis a vieilli, et qu'il est resté fidèle à cet ardent désir toute sa vie, ou mieux, fidèle à Celui qui a marqué son chemin pour accomplir son désir. Le charisme qui a saisi cet homme et qui a engendré un peuple à l'intérieur de la vie de l'Église l'a saisi pour le monde. De même, nous qui avons été préférés – rencontrer ce que nous avons rencontré et que beaucoup ne connaissent pas ne nous était pas dû –, nous qui avons vu, nous qui avons été choisis, qui avons pour ainsi dire vu les traits uniques du visage du Christ à travers le témoignage si persuasif d'une compagnie humaine décisive et qui remplit la vie de paix, nous à qui il a été donné de faire expérience du Christ comme force d'attraction invincible, nous avons été choisis pour le monde. Cette expérience de connaissance nous a été donnée pour communiquer sa beauté à tous. Sinon, quel sens aurait la préférence ? Ce serait une injustice.

Je suis toujours très ému par l'aveugle-né. Ce malheureux se voyait comme tout le monde le voyait : il était "son" mal. Une vie sans espoir. Il y en avait beaucoup comme lui, et tous ceux qui étaient comme lui se voyaient de la même manière, d'après une certaine vision répandue dans le judaïsme de l'époque : ils étaient punis dans le physique parce qu'ils étaient méchants, impurs dans leur for intérieur, pécheurs ! Pourtant, cet homme le choisit ce jour-là et il recouvrit la vue. Interrogé par les maîtres et les savants, il répondit : « Je ne sais qu'une chose : avant, je ne voyais pas, maintenant je vois. Je vois la réalité, non seulement la réalité physique, mais je vois la vérité de mon être, de ce que je suis. Je ne suis pas ce que vous dites, je suis ce que j'ai vu briller dans le regard de cet homme qui me fixait, qui me regardait, moi, le néant que je suis, qui me regardait avec amitié. » Ce jour-là, c'est lui qui a été choisi pour qu'à travers son changement puisse resplendir la gloire du Christ, pour que les autres hommes comme lui connaissent eux aussi la vérité de leur être et du monde, de toute chose, et pour qu'ils soient ainsi libérés. À partir d'Abraham, Dieu a toujours utilisé cette méthode et nous venons de cette souche-là. Aussi notre vie devient-elle utile si elle est vécue en fonction du but pour lequel nous avons été choisis, comme l'a dit un père à l'enterrement de son fils de trois ans, mort d'un cancer : « Pour l'image-souvenir, nous avons choisi cette phrase qui le décrit bien : "Dans la vie, l'important n'est pas de faire quelque chose mais de naître et de se laisser aimer" ».

En revenant un peu sur l'année écoulée, à partir du jugement sur l'Europe avec l'effondrement des évidences – on s'en souvient –, notre initiative naît de cette même question de Giussani : dans la situation où nous nous trouvons, est-il encore possible de

communiquer le Christ avec cette fascination et cette capacité de persuasion de la raison et de l'affection qui nous a investis ?

Au Meeting, nous avons fait de très nombreuses rencontres avec des témoins de la foi, ainsi que d'autres rencontres surprenantes, inattendues même, comme le montre – vous le verrez – le numéro de *Traces* de septembre.

Je me suis demandé : qu'est-ce qui frappe ceux qui rencontrent une réalité comme celle-ci ? Pourquoi est-on frappé ? Pourquoi peut-on dire, comme l'a fait par exemple Pietro Modiano, que « [par] le simple fait qu'existe un lieu (...) où l'on peut poser de telles questions », c'est-à-dire des interrogations vraies, « tout en venant de loin je ne me sens plus éloigné » (*Tracce*, n. 8/2015, p. 12) ? Cela décrit le fondement d'un émerveillement.

Ce que l'on rencontre, c'est un sujet différent, un peuple riche en identité et en histoire : c'est donc une proposition que l'on rencontre. Cela peut plaire ou ne pas plaire à ceux qui nous rencontrent, mais le pouvoir de fascination d'une présence originale réside dans la proposition de cette expérience vivante qui cherche à se confronter avec tous les aspects et tous les intérêts de l'humain. Nous l'avons vu, par exemple, lorsque nous avons distribué le tract sur les dernières élections municipales en Italie, "Ripartire dal basso" [Repartir du bas, *ndt*], qui, face à la crise des idéaux qui caractérise notre pays, proposait de redécouvrir que « l'autre est un bien et non un obstacle à dépasser, qu'il est un bien pour la plénitude de notre "moi" aussi bien en politique que dans les relations humaines et sociales ».

On comprend alors que l'ouverture sans limites qui caractérise le dialogue au sens chrétien implique quelque chose à quoi on ne peut pas renoncer : il n'existe pas de vrai dialogue si je n'apporte pas la conscience de mon identité. Voilà la méthode avec laquelle nous nous confrontons avec toute chose. Le dialogue véritable implique que j'ai une conscience mûre de moi-même. Dans *Le risque éducatif*, don Giussani dit que, sans cette maturation de ma conscience, « je suis bloqué par l'influence de l'autre, ou bien encore l'autre, que je repousse, provoque un durcissement irrationnel de ma position. Il est donc vrai que le dialogue implique une ouverture vers l'autre, (...) mais (...) il implique aussi de ma part une maturité, une conscience critique de ce que je suis » (*Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 129-130). Pour cette raison, au cours des dernières années, nous sommes revenus souvent sur deux préoccupations fondamentales notamment pour construire une société nouvelle, comme hypothèse offerte à tous : 1) dans la mesure où elle est guidée, la communauté chrétienne est le lieu dans lequel on découvre peu à peu comment le Christ répond aux interrogations de la vie, en faisant grandir la confiance envers la vérité, à laquelle il paraîtrait aujourd'hui presque impossible d'aspirer ; 2) cette confiance sûre dans la vérité que nous avons rencontrée nous rend libres, au fil du temps, capables d'un engagement vital dans la société et même d'une ouverture totale ; elle nous donne une liberté qui nous permet d'exprimer la nouveauté de la vie offerte par l'expérience chrétienne de manière à la fois persuasive et fascinante, libre de schémas "immuables" qui ne répondent pas toujours aux nécessités de notre temps. J'ai pu le constater clairement il y a trois semaines quand j'ai participé à une rencontre avec cinq cents lycéens et enseignants de GS : ce qui permet de devenir sûrs, solides dans la conscience de notre identité chrétienne, c'est ce qui nous fait grandir sur le chemin vers notre destinée. Mais nous aurons l'occasion de revenir sur ces questions cette année en lisant le livre de Carrón qui vient de paraître, *La bellezza disarmata* [La beauté désarmée, *ndt*].

En tout cela – permettez-moi de le dire – nous reconnaissons l'ironie de Dieu. Face au pouvoir envahissant, qui avance de manière apparemment inéluctable, le Christ n'oppose pas un autre pouvoir, mais une compagnie humaine dépenaillée, une « compagnie d'hommes » qu'Il a choisis pour que Sa présence ne disparaisse jamais du temps et de l'espace. Comme l'a dit une fois don Giussani dans une magnifique image, avec cette

compagnie, « Il dispute le terrain à la nuit, un centimètre après l'autre » (L. Giussani, *Tutta la terra desidera il Tuo volto* [Toute la terre désire ton visage, *ndt*], San Paolo, Cinisello Balsamo 2015, p. 116). Cela nous a été témoigné à de nombreuses reprises, avant tout par le père Ibrahim, le curé de la communauté latine d'Alep qui, avec la famille de Myriam et d'autres personnes comme eux, représente l'espoir d'un peuple qui a du mal à trouver des raisons pour continuer à espérer. Ils continuent une histoire qui a commencé à l'aube de l'Église, à l'aube de la chrétienté ; ils sont conscients que c'est pour cette raison que le Seigneur veut qu'ils soient là, au Moyen-Orient, pour porter des fruits là-bas. Nous devons soutenir nos frères chrétiens dans cette tâche parce qu'ils sont une semence et qu'il faut défendre la semence.

De même, lorsque je vois certains de nos jeunes qui s'aiment d'une manière qu'on ne croit plus possible aujourd'hui, de façon si pure, intense et transparente à la fois, ouverte à tous, je vois en eux la réponse la plus convaincante et contagieuse aux problèmes qui remplissent les discussions sur la morale de notre époque. Permettez-moi de vous lire ce qu'écrit l'un de nos jeunes de 24 ans à un ami : « J'aime cette fille. Et j'aime le Christ, oui, je peux enfin dire que je L'aime ! Je L'aime et je veux tout Lui donner... Je veux tout donner pour Son Règne, je veux dépenser le reste de ma vie pour Son Règne, parce que je suis heureux, parce que je suis plein de gratitude. Il m'a conquis. (...) Et il l'a fait à travers elle. Je L'aime à travers elle et je l'aime autant, elle, parce que je comprends que c'est Lui qui me l'a donnée. Le monde a changé pour moi, je suis changé. Tout semble être comme avant, pourtant tout est nouveau. (...) Tu le sais, j'ai vécu longtemps tourmenté par le désir de Le voir présent dans la chair, une chair que je puisse voir et toucher... puis une fleur est apparue. Soudainement. L'amour du Père a resplendi dans mon cœur et dans ma vie. Maintenant j'aime la vie, je l'aime tellement, et j'aime même tout ce que j'ai souffert, oui, je l'aime, j'aime ma souffrance parce que c'était une souffrance digne d'être vécue : ma souffrance était le tourment du désir de voir l'Incarnation, de voir le Christ prendre chair dans ma vie... Voilà ce qu'est vivre. Voilà ce qu'est la Vie. »

La beauté d'une compagnie sacramentelle comme la nôtre, la grandeur du mouvement, c'est qu'il rend un tel amour possible, parce qu'un jeune ne pourrait pas parler ainsi de son amour pour celle qu'il aime sans le Christ, sans l'expérience de l'humain qui naît dans notre compagnie : réellement, le Christ « accomplit l'humain ». La réponse de Dieu à la « crise » de notre époque n'est pas un discours, mais l'avènement d'une beauté, une beauté désarmée, justement. Quelle beauté ? Le fait que l'Infini, le Divin, puisse entrer dans la chair du rapport entre un homme et une femme en chair et en os, en transfigurant ce rapport et en multipliant sa capacité affective au point d'en faire une image de Lui, Sa gloire. Au cœur du signe et à travers celui-ci, il est possible de faire l'expérience réelle du Mystère dès maintenant, au point qu'à travers l'amour réciproque entre un homme et une femme, de même que dans la vraie amitié, dans la communion chrétienne, c'est vraiment l'Infini qui se rend présent. Ainsi, on peut rencontrer cette Beauté dans un signe, une réalité humaine, fragile et « bancale », mais au cœur de laquelle brille une Présence qui n'est pas de ce monde. Ce signe est l'Église que le mouvement nous a appris à aimer. Ceux qui vivent du rapport avec cette Présence tendent à remplir toute la réalité de positivité et d'espérance.

C'est pourquoi nous te demandons : comment le témoignage chrétien peut-il répondre aujourd'hui au vide et à la peur qui risquent de faire perdre le goût de vivre ?

## CARRÓN

### 1. LES CIRCONSTANCES ET LA FORME DU TÉMOIGNAGE

« Les circonstances à travers lesquelles Dieu nous fait passer sont un facteur essentiel, et non pas secondaire, de notre vocation et de la mission à laquelle Dieu nous appelle », disait don Giussani. « Si le christianisme est l'annonce du fait que le Mystère s'est incarné dans un homme, la circonstance dans laquelle on prend position par rapport à ce fait face au monde entier est importante pour la définition même du témoignage » (*L'uomo e il suo destino* [L'homme et son destin, *ndt*], Marietti, Gênes 1999, p. 63).

Après le parcours que nous avons accompli l'année dernière, comme Davide vient de le dire, il me semble que nous pouvons mieux comprendre ces paroles de don Giussani. Plus on veut vivre la foi dans le réel, plus on veut comprendre le contexte dans lequel on se trouve, pas par simple intérêt sociologique, mais précisément pour comprendre la nature du témoignage que nous sommes appelés à rendre.

Pour comprendre la portée des circonstances dans l'identification de la forme du témoignage auquel nous sommes appelés, il pourrait sans doute être utile de relire le récit du clown et du village en flammes que cite le cardinal Ratzinger au début de son livre *Foi chrétienne - Hier et aujourd'hui*, paru en 1968 : « Quiconque aborde de nos jours le problème de la foi (...) ressentira bien vite la singularité, voire l'étrangeté de son entreprise. Rapidement il aura l'impression de se trouver dans une situation comparable à celle admirablement décrite par Kierkegaard dans son célèbre apologue, celle du clown criant « au feu ! » (...) L'histoire se passe au Danemark ; le feu s'était brusquement déclaré dans un cirque ambulante. Aussitôt le directeur envoya le clown, déjà costumé pour le spectacle, au village voisin, où le feu menaçait de se communiquer également à travers les chaumes. Le clown se rendit en hâte au village pour appeler les gens au secours du cirque en détresse. Mais les villageois, accourus aux cris du clown, crurent à un stratagème habile pour les attirer au spectacle et se mirent à l'applaudir en riant jusqu'aux larmes. Le clown avait plutôt envie de pleurer. Il s'efforçait en vain de les conjurer et de leur démontrer qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, mais que le cirque était bel et bien la proie des flammes. Plus il insistait, plus on riait, plus on trouvait son jeu excellent. Quand finalement le feu eut gagné le village, il était trop tard pour intervenir. Tous deux, cirque et village, furent pareillement ravagés. (...) Sans doute, celui qui cherche à parler foi à des gens conditionnés par la vie et la mentalité modernes, peut effectivement se faire l'effet d'un clown (...) qui serait venu avec son costume et son langage anachroniques au milieu du monde moderne, incapable de le comprendre et d'être compris par lui » (*Foi chrétienne - Hier et aujourd'hui*, Mame, Paris 1976).

Voilà pourquoi certaines formes de communication de la foi apparaissent aujourd'hui tellement étranges qu'on ne les prend pas en considération et qu'elles suscitent même le rire.

Nous pouvons maintenant mieux comprendre la préoccupation de don Giussani au début de notre histoire, dès ses débuts : à l'époque où personne ne pouvait imaginer ce qui arriverait, où les églises débordaient encore de fidèles et où la foi semblait encore être majoritaire, quand toutes les associations catholiques comptaient de très nombreux membres, tel un prophète, don Giussani avait identifié le problème. Et pour ne pas ressembler lui aussi à un clown, dès le début il avait cherché à démontrer la pertinence de la foi face aux exigences de la vie. Cela ne signifie pas que l'Église ne prêchait pas la foi dans les années 1950 – elle continuait à le faire –, mais beaucoup ne la sentaient plus pertinente par rapport aux exigences de la vie. C'est pour cette raison que beaucoup de lycéens que don Giussani rencontrait au lycée Berchet avaient abandonné la foi, même s'ils provenaient de familles chrétiennes. Don Giussani a fait dans sa chair l'expérience de l'importance des circonstances historiques pour la définition de son témoignage. Connaissant très bien la

doctrine catholique, il a dû s'interroger sur la manière la plus appropriée pour communiquer la vérité, la vérité de toujours, dans un contexte qui changeait rapidement.

Le monde dans lequel nous sommes appelés à vivre la foi est totalement différent de celui du passé, même récent. C'est un monde dans lequel la sécularisation avance et l'effondrement des évidences s'étale aux yeux de tous. À cela s'ajoutent, comme conséquences, une passivité, une torpeur et un ennui qui paraissent insurmontables et qui troublent gravement la reconnaissance du réel. Cette situation est le défi le plus grand auquel la foi, l'annonce chrétienne est confrontée. C'est un défi qui nous concerne les premiers. Si la foi finit par être considérée comme une farce, y compris par nous, si, les premiers, nous ne parvenons pas à la sentir comme pertinente pour la vie, l'intérêt pour elle commencera à faiblir en nous aussi. Pensez un peu ce que ce sera pour les autres !

Chacun de nous est forcé de répondre à cette situation qui vient à sa rencontre en le provoquant. En effet, disait don Giussani, « l'expérience est l'impact d'un sujet avec la réalité, cette réalité qui, en tant que présence, l'invite et l'interroge ("le problématise"). Le drame humain consiste dans la réponse à cette problématisation ("responsabilité") et la réponse est évidemment générée dans le sujet. La force d'un sujet réside dans l'intensité de sa conscience de soi, c'est-à-dire de sa perception des valeurs qui définissent sa personnalité [ce qu'il a de plus cher]. Or, ces valeurs proviennent dans le moi de l'histoire vécue à laquelle ce même moi appartient. (...) La génialité radicale d'un sujet consiste dans la force de sa conscience d'appartenir. C'est pourquoi le peuple de Dieu devient un horizon culturel nouveau pour chaque sujet qui en fait partie » (*Il senso di Dio e l'uomo moderno* [Le sens de Dieu et l'homme moderne, *ndt*], Bur, Milan 2010, p. 131-132). Alors, à la manière dont nous répondons aux défis du présent, « on comprend si et à quel point nous vivons l'appartenance, qui est la racine profonde de toute l'expression culturelle » (L. Giussani, *L'uomo e il suo destino* [L'homme et son destin, *ndt*], op. cit., p. 63).

Don Giussani identifie deux manières de vivre l'appartenance, dont proviennent deux visages culturels par lesquels le christianisme se présente dans le monde : la foi et l'éthique, l'évènement de la foi et les valeurs éthiques. Don Giussani disait en 1997 que l'Église, souvent, « se présente (...) au monde, je ne dis pas en oubliant mais comme en donnant pour acquis et évident (...) le contenu dogmatique du christianisme », c'est-à-dire « l'évènement de la foi » (*ibidem*, p. 63-64), qui est réduit « à un *a priori* abstrait hébergé et logé dans la tête de l'homme » (*ibidem*, p. 67), si bien qu'elle s'enferme dans l'éthique, dans les valeurs. C'est comme si l'on disait : « Je sais déjà ce qu'est la foi, maintenant il faut que je me préoccupe de quoi faire ». Ainsi, presque inconsciemment, en donnant pour acquis le contenu de la foi, l'on glisse du côté de l'éthique. Le visage culturel du christianisme, alors, n'est plus l'évènement de la foi, mais les valeurs.

En répondant aux défis de la vie, aucun de nous ne peut éviter de dire ce qu'il a de plus cher, quel est le contenu synthétique de sa conscience de soi : si c'est l'évènement de la foi ou les valeurs morales.

Je m'étonne de voir combien cette attitude que nous surprenons souvent en nous, c'est-à-dire donner pour acquis l'évènement de la foi, ne répond pas et contraste même avec l'expérience élémentaire de la vie que nous témoignent constamment, par exemple, certaines chansons comme celle de Mina que nous venons d'écouter, *La mente torna* [L'esprit revient, *ndt*] (paroles de G. Mogol, musique de L. Battisti). Que dit-elle ? Que quand tu arrives, quand le toi arrive, « l'esprit revient » ; que lorsque « c'est toi qui me parles », je suis moi-même. Vous rappelez-vous quand nous avons cité Guccini ? « Je n'existe pas quand tu n'es pas là », (*Vorrei* [Je voudrais, *ndt*], paroles et musique de F. Guccini). Ce n'est que quand tu es là que tu m'arraches à mes pensées. C'est-à-dire que le « toi » de l'autre fait tellement partie de la définition du moi qu'il réveille la conscience de

soi avec laquelle un moi affronte toute chose. C'est donc le rapport avec un certain « toi » qui permet d'être dans la réalité de manière complètement différente, plus vraie, déterminée par la nouvelle conscience de soi qu'il suscite en nous. L'appartenance à ce « toi » définit donc la position culturelle. Quiconque écoute ce chant comprend immédiatement ce qu'a de plus cher la personne qui l'a composé : le toi qui rend le moi vraiment moi, enfin moi.

L'expérience élémentaire de la vie montre à quel point j'ai besoin d'un toi pour être moi-même, pour être moi. Le Seigneur qui nous a faits sait bien à quel point son Toi est indispensable pour notre moi. Dans sa tentative de se faire connaître par l'homme, le Mystère s'est "plié" à cette expérience élémentaire. En effet, pour entrer en rapport avec nous, il est devenu quelqu'un dont on peut faire l'expérience selon cette forme d'expérience qui nous caractérise, celle du rapport avec un toi, afin qu'à travers lui tout homme comprenne la portée du Toi du Mystère pour soi, pour sa vie. En se pliant à la manière humaine d'entrer en relation, Dieu est entré dans le réel en appelant Abraham pour engendrer un moi tout pétri de Sa présence, une présence que les Mésopotamiens contemporains d'Abraham ne pouvaient même pas imaginer, comme l'a dit au Meeting notre ami le professeur Giorgio Buccellati : ils ne pouvaient pas tutoyer le *fatum*, le destin.

Que signifie cela ? Que le choix d'Abraham a introduit dans l'histoire une nouveauté, si bien que la foi n'est pas simplement quelque chose d'accessoire, un rite ou une dévotion, mais elle est constitutive de notre moi, de notre manière d'être dans le réel. Le désir de Dieu est la raison pour laquelle tout a commencé en Abraham : « Faisons en sorte qu'un homme vive Notre expérience dans les entrailles de son moi, pour qu'il puisse voir ce qu'est le moi que J'ai créé. Mais si l'expérience de ma Présence ne vibre pas dans les entrailles d'un homme comme Abraham, l'homme ne pourra pas comprendre qui il est et ne pourra pas comprendre qui Je suis ». Imaginez l'expérience de cette Présence que doit avoir faite le prophète Osée pour dire : « Mon cœur se retourne contre moi ; en même temps, mes entrailles frémissent » (*Os* 11,8). Ce Dieu, ce Toi a une telle intensité de vie qu'Il ne peut pas nous regarder, se rapporter à nous, sans cette émotion, sans cette vibration, sans cette compassion pour notre destinée. Ainsi a-t-il fait connaître à l'homme ce qu'est l'homme parce que rien ne peut réveiller le moi comme le fait de voir un Toi qui est ému pour sa destinée. Cela ne nous étonne donc pas que celui qui a été réveillé par ce Toi puisse dire comme le prophète Isaïe : « Dire ton nom, faire mémoire de toi, c'est le désir de l'âme » (*Is* 26,8). Cela veut dire ne pas exclure de la perception de soi-même le contenu de l'expérience de la foi. Si nous l'excluons de la manière dont nous disons « moi », nous appartiendrons à tout sauf au Mystère qui est entré dans notre vie. Nous ne témoignerons alors que de ce que nous arriverons à faire, de ce que nous serons capables d'imaginer, de nos tentatives, mais nous ne pourrons pas faire transparaître notre appartenance au Mystère, comme c'est arrivé à une personne qui, en arrivant au travail, s'est trouvée face à un collègue qui lui a dit : « Qu'est qui t'est arrivé ? Pourquoi as-tu cette expression ? » Elle n'avait encore rien fait mais une différence avait sauté aux yeux de son collègue.

C'est pour cette raison qu'en nous donnant comme question pour les vacances « Quand avons-nous surpris et reconnu dans notre expérience une présence dans le regard ? », nous ne posons pas de question pour visionnaires ou pour personnes à la poursuite de je ne sais quelle expérience mystique ; nous appelions à se mettre en jeu ceux qui se sont surpris à regarder le réel avec une nouveauté à l'intérieur, ceux pour qui le contenu de l'expérience de la foi n'est pas donné pour acquis. Sans cette nouveauté, sans cette incidence sur notre regard, en fin de compte, la foi se réduit à une dévotion qui ne définit pas notre manière d'être dans le réel, qui ne définit pas la vie.

Don Giussani nous explique que, pour atteindre Son but, « Dieu (...) n'interviendrait pas autoritairement de l'extérieur en nous étouffant ; il n'a rien de la rigidité d'une loi. Il n'est



pas une prison. Il émerge de l'intérieur, telle une source, une présence intime sans laquelle nous ne pourrions rien faire. Il émerge du plus profond de notre être, puisqu'en Lui nous avons la vie et qu'Il réside au cœur même de la vie, car sans Lui la vie ne serait pas [une vie]. Il faut le découvrir et le suivre au sein des réalités de l'existence, parce qu'il est le Dieu des vivants et que, sans Lui, ces réalités ne seraient que des illusions, schématiques et formelles. Ainsi sommes-nous appelés à expérimenter le sens de l'être humain que la modalité de Sa révélation, de Sa présence au sein de l'histoire, suggère et manifeste » (*À la recherche du visage humain*, Fayard, Paris 1989, p. 28-29).

Quand don Giussani relit l'histoire du peuple d'Israël comme quand il relit l'histoire de l'Église, héritière de ce peuple, il nous propose toujours deux possibilités. Chacun de nous, par le passé comme maintenant, se trouve face à une alternative claire : « la rigidité d'une loi » ou une « présence au sein de l'existence ».

Toutefois, si l'évènement de la foi, son contenu dogmatique, est donné pour acquis et se réduit à des explications, à une dialectique ou à une éthique, quel intérêt pourra-t-il encore réveiller en nous ? Il ne pourra pas nous attirer, ne serait-ce qu'une minute, car aucun de nos efforts ne peut produire cette nouveauté humaine à travers laquelle le Christ nous fascine et suscite notre intérêt. Abraham n'aurait jamais pu produire un moi comme le sien si le Mystère n'avait pas pris l'initiative en l'attirant à Lui. De la même manière, Jean et André n'auraient pas pu produire cette nouveauté humaine qui s'est installée dans leurs vies grâce à la rencontre avec le Christ. À plus forte raison aujourd'hui, chaque homme, chacun de nous et de ceux que nous rencontrons, nous nous trouvons face à ce même vertige : dans ce nihilisme qui nous entoure, dans cette situation de vide qui se répand et où tout se vaut, y a-t-il quelque chose qui parvient à nous prendre, à nous saisir au point de déterminer tout notre moi ?

Le pape François a souligné cette interrogation dans son message au Meeting de Rimini : face à cette étrange anesthésie, « face à la torpeur de la vie, comment réveiller la conscience ? » (François, *Message au XXXVI<sup>e</sup> Meeting pour l'amitié entre les peuples*, 17 août 2015).

Voilà la question décisive. C'est elle que toutes les visions, toutes les propositions doivent prendre en compte, y compris les nôtres. Chacun de nous, en effet, prend position dans tout ce qu'il fait, d'une manière ou d'une autre, face à ce défi radical. Chacun répond, implicitement ou explicitement, à cette question par la manière dont il se lève le matin, dont il va travailler, dont il regarde ses enfants, etc. Qu'est-ce qui pourra donc nous réveiller de la torpeur de la vie ?

## **2. L'ATTRAIT DE LA BEAUTE**

Nous l'avons dit, l'expérience élémentaire de l'homme a besoin d'une provocation suffisante pour se réveiller ; elle est tout aussi nécessaire pour sortir l'homme de sa torpeur. Comme le souligne don Giussani, l'« expérience humaine originelle », à savoir le sens religieux, cet ensemble d'évidences et d'exigences qui font que je suis homme, « n'existe pas activement, si ce n'est sous la forme d'une provocation. [...] Autrement dit selon une modalité qui la sollicite » (*Dall'utopia alla presenza. 1975-1978* [De l'utopie à la présence, *ndt*], Bur, Milan 2006, p. 193). Le véritable problème est donc qu'une provocation capable de permettre la redécouverte réelle de la perception de soi existe et se communique. En effet, par la provocation qu'elles constituent, certaines rencontres permettent de mettre entièrement en action la conscience originelle de soi et font émerger notre « moi » des cendres de notre oubli et de nos réductions.

Cela fait comprendre pourquoi, en réponse à ceux qui se découragent à cause de la situation actuelle, le Pape a écrit au Meeting : « Pour l'Église s'ouvrir une voie fascinante,

comme ce fut le cas au début du christianisme ». Cette même situation est pour lui une occasion « fascinante ».

Qu'est-ce qui a persuadé Zachée, Matthieu, la Samaritaine, la femme adultère ? Une liste de lois, imposées de l'extérieur, ou bien Sa différence ? On le découvre dans leurs réactions. Ils disaient en effet : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil » (*Mc 2,12*). Ou bien : « Nul n'a jamais parlé comme cet homme ! » (cf. *Jn 7,46*). Ce qui les entraînait, c'était l'expérience qu'ils vivaient avec le Christ – « le contenu dogmatique du christianisme, son ontologie », pour le dire avec les paroles de don Giussani –, qui communiquait le mystère de Sa personne, et non des valeurs, que même les disciples n'arrivaient pas à comprendre : « Si telle est la situation de l'homme par rapport à sa femme », disaient-ils face à sa proposition de l'indissolubilité du mariage, « mieux vaut ne pas se marier » (cf. *Mt 19,10*). Pourquoi Le suivaient-ils malgré tout ? Pourquoi l'étrangeté de Jésus n'était-elle pas à leurs yeux comme celle d'un clown ? Il suffirait de lire l'Évangile en se posant cette question pour le redécouvrir entièrement.

Comme le dit don Giussani, n'est-ce pas parce qu'ils ont donné pour acquis l'évènement de la foi et ont glissé du côté de l'éthique que les chrétiens sont vus par les autres comme des clowns ? Nous pouvons défendre la bonne doctrine et la crier sur tous les toits sans que l'autre se sente le moins du monde touché, sans qu'il change le moins du monde sa manière de nous regarder. Nous pouvons crier toutes nos sacrosaintes raisons, nous pouvons rappeler des valeurs éthiques, même justes, sans pour autant arriver à faire bouger les autres d'un seul millimètre : au contraire, ils nous voient comme des clowns. Un christianisme réduit à un ensemble de valeurs et de lois à respecter leur semble une farce ; nous, chrétiens, leur paraissions être des clowns, faire partie du cirque.

Existe-t-il quelque chose qui peut changer cette situation ? Existe-t-il quelque chose qui est en mesure de nous saisir et de saisir les autres en profondeur, de les atteindre jusqu'à la moelle, au point qu'ils cessent de considérer le christianisme comme une farce ? Oui, cela existe. Alors, aujourd'hui encore, comme à l'époque de Jésus, le chrétien cesse d'être identifié comme un clown et "oblige" celui qui le rencontre à commencer un processus sans savoir où il le mènera. Un ami prêtre qui vit en Angleterre m'a raconté : « Une mère que je vois à la sortie de la messe avec un enfant en bas âge, d'un an et demi, me dit : "Je voudrais parler avec vous du baptême". C'était la première fois que je la voyais. Quelques semaines plus tard, je me rends chez elle et nous commençons à parler. Comme c'est très souvent le cas en Angleterre, les parents n'étaient pas mariés. L'enfant avait été conçu *in vitro* ; j'apprends même qu'ils ont un autre embryon congelé [voilà où on en est : un enfant au congélateur !]. Je me disais : il est évident que je ne peux pas énumérer à ce couple tout ce qu'ils n'ont pas fait de bien ; pourtant, cette femme est venue me voir pour une lueur d'intérêt, c'est clair. Alors, je lui demande : "Pourquoi es-tu venue ?". Et elle me répond : "En fait, j'ai été baptisée quand j'étais petite ; j'avais une vie chrétienne, c'était beau : l'école, l'église, puis j'ai laissé tomber. Pourtant, c'est ce que je désire pour mes enfants". J'étais déjà sur le point de partir quand je me suis arrêté et lui ai dit : "Je comprends que ton mari a été malade, que vous avez eu beaucoup de problèmes, mais il y a quelque chose que je veux te dire : tu sais, en réalité Dieu ne vous a jamais perdus de vue ; il ne s'est pas trompé, il ne vous a pas oubliés, il n'a pas détourné son regard de vous. Il est comme toi avec ton enfant : souvent, ton enfant ne comprend pas ce que tu fais, ce que tu permets, mais en fait, tu vois un bien en lui. Dieu aussi t'a toujours regardée, il sait bien qui tu es et veut faire quelque chose de grand dans ta vie et dans celle de ta famille à travers les souffrances et tout ce qui t'est arrivé". La femme s'est mise à pleurer puis a commencé à venir à l'église tous les dimanches. J'ai compris que je ne pouvais pas me contenter de considérer la liste

des aspects éthiques qu'elle n'avait pas respectés, parce que la question cruciale était qu'elle trouve une occasion pour sa vie, comme c'est arrivé ; le reste se résoudra progressivement. »

Cela me semble être un exemple de ce que veut dire partir du contenu de la foi et non de l'éthique dans le rapport avec l'autre.

Ce même ami prêtre m'a raconté ensuite un autre épisode : « Une femme m'a écrit un courriel où elle disait qu'elle voudrait faire partie de la paroisse. Je vais lui rendre visite et je lui dis : “Pourquoi veux-tu faire partie de la paroisse ?”. “Parce que c'est ce que je veux pour mes enfants et pour moi”. “Que signifie pour toi vouloir faire partie de la paroisse ? Es-tu catholique ?”. “Non.” “Es-tu anglicane ?”. “Non, en fait je ne suis même pas baptisée”. “Bon, d'accord, alors [comme c'est souvent le cas] ce doit être ton mari qui est chrétien et tu t'approches maintenant de la foi grâce à lui”. “Non, non, mon mari n'est ni catholique ni anglican, il n'est pas baptisé non plus”. “Alors vos parents sont baptisés ? Il doit bien y avoir un lien avec l'Église. En bref, pourquoi veux-tu venir ?” [plein de curiosité]. “Pour être honnête, je suis nourrice de profession et ma mère aussi ; tous les jours, nous gardons huit à dix enfants chez ma mère, qui a une grande maison, et nous nous en occupons pendant que leurs parents travaillent. Pendant ces années de travail, j'ai remarqué que les enfants de ton école et de ta paroisse sont différents, et que leurs parents aussi sont différents ; et c'est ce que je veux pour moi. Que dois-je faire ?”. Je lui ai répondu : “Je vais te présenter quelques mamans ; si tu veux, ensuite tu viendras à l'école de communauté ; il y a aussi des personnes qui se préparent au baptême. Puis, on verra. Tu peux aussi venir à la messe, si tu veux”. “En fait, je croyais ne pas pouvoir venir à la messe, et que c'était interdit parce que je ne suis pas catholique ; mais pour être honnête, j'y suis allée deux fois, en cachette.” “Que s'est-il passé ?”. “La semaine était différente, parce que ces chants, ces choses... Il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas, mais si j'en comprends une seule, elle me nourrit toute la semaine”. Je peux comprendre qu'il y ait des gens qui reviennent à la foi parce qu'ils n'ont plus de préjugés et que la foi n'est plus donnée pour acquise, mais ici c'est différent : ces personnes que je rencontre ne peuvent même pas la donner pour acquise, simplement parce qu'elles ne savent pas ce que c'est et ne peuvent donc même pas avoir de préjugé. »

Quand on croise cette vie différente, cela suscite l'émerveillement, comme nous venons de le voir, ou comme le racontait le père Ibrahim : un musulman se rend au puits du couvent franciscain d'Alep et dit au Père Ibrahim : « Père, quand je vois de quelle manière les gens viennent puiser de l'eau ici, avec le sourire, avec une grande paix dans le cœur, sans se disputer, sans élever la voix... Moi qui ai fait le tour d'Alep et ai vu les gens s'entretenir pour puiser dans les puits, je m'émerveille : vous êtes pleins de paix, de joie (...), vous êtes différents » (« Le parfum du Christ sous les bombes », *Traces*, 27 septembre 2015, [www.traces-cl.fr](http://www.traces-cl.fr) ; rubrique “Actualité”).

Ce même émerveillement nous est témoigné par un ami qui vit en Californie et qui raconte : « Je travaille avec des personnes handicapées depuis la naissance et des anciens combattants gravement traumatisés par la guerre. Tous les jours, je suis confronté aux limites de l'homme, physiques et mentales. Une femme d'une quarantaine d'années, qui a passé sa vie dans l'armée, a subi des violences physiques, si bien qu'elle dit avoir vécu les quinze dernières années de sa vie “anesthésiée”. À cause de ses traumatismes, vivre un rapport positif avec la réalité lui était impossible : impossible d'aller faire les courses au supermarché parce que, une fois dans les rayons, elle a peur que quelqu'un l'agresse ; elle n'a pas pu garder un travail ; elle se réveillait à trois heures du matin en entendant les oiseaux gazouiller : “Ça me rendait folle, je les aurais tous tués ! C'était insupportable”. Il y a un mois, après un an passé avec cette femme, à travailler avec elle (au sens de lui apprendre un métier) et à vivre avec elle, elle nous a dit : “Je me réveille le matin à trois

heures ; je n'arrive toujours pas à dormir, mais maintenant je commence à aimer, à regarder avec amour même ces oiseaux qui chantent. Pourquoi cela ? Parce qu'il y a eu un regard sur moi qui a réveillé toute l'attente de mon cœur" ». Cet ami de Californie ajoute : « Cette femme n'est pas du mouvement, mais elle a employé ces mots : "Maintenant, mon cœur est vivant". Pourquoi ? "Parce que j'ai vu quelqu'un et quelque chose qui a réveillé en moi toute la possibilité d'être moi-même". La beauté de cette année, mais surtout la rencontre avec le Pape, m'ont fait comprendre que ma seule responsabilité est de vivre la vie à l'intérieur de cette force d'attraction qui est venue à moi. Le reste, c'est Lui qui le fait, parce que c'est Lui qui change la vie de l'autre. Il y a quelques semaines, une de mes collègues et moi avons été invités à une conférence pour parler de notre activité. D'habitude, au moment de la présentation, les gens racontent ce que l'on a fait, ce que l'on fait et nos diplômes. La personne commence donc à décrire qui nous sommes, l'entreprise pour laquelle nous travaillons, mais à un moment donné elle s'arrête et dit : "Quoi qu'il en soit, Guido et Nancy sont le cœur de ce que nous faisons". Cela m'a ému, au sens de "mu" : j'ai simplement vécu – c'est impressionnant –, sans faire de discours, et une personne qui ne connaissait rien de moi a pu dire : "Je te regarde pour le cœur que tu exprimes, qui est la racine de ce que nous faisons aussi". Qu'une personne, en te voyant, dise : "Je m'identifie avec le cœur que tu exprimes", je pense que c'est le plus grand témoignage qu'on puisse rendre, qui naît du fait de vivre au cœur de la force d'attraction de la rencontre avec le Christ ».

Qu'est-ce qui a changé cette femme condamnée à vivre de manière déformée son rapport avec la réalité ? La nouveauté qui est entrée dans l'histoire avec Abraham, qui est arrivée jusqu'à nous et qui se communique à travers nous, presque sans rien faire de particulier. Nous la lui transmettons simplement en partageant la vie avec elle. Le résultat est simple : « Je commence à aimer même les oiseaux », ces mêmes oiseaux qu'elle voulait tuer auparavant. Cela signifie que la Présence qui passe à travers nous est capable de changer la vie : elle est si décisive que, sans elle, tout est perdu, comme le dit une autre chanson de Mina : « Et si demain (...) subitement je te perdais / j'aurais perdu le monde entier, pas seulement toi » (*E se domani* [Et si demain, *ndt*], paroles de G. Calabrese, musique de C.A. Rossi).

Sans ce Toi, le moi perd le monde entier, il perd tout. Mais, dit don Giussani, nous pensons que tout ceci n'est qu'une fable ! « Lorsque nous nous levons le matin, lorsque nous avons des difficultés ou des déceptions, des soucis ou des contretemps, l'image d'un Autre qui accompagne [la vie] (...), qui s'abaisse jusqu'à nous [tels que nous sommes] pour nous restituer à nous-mêmes, nous semble un rêve » (L. Giussani, *À la recherche du visage humain*, op. cit., p. 23). Ainsi, à chaque instant, chacun de nous fait un test : l'action qu'il accomplit révèle si le contenu dogmatique de la foi est pour lui un fait réel ou bien une fable, un rêve. Cela définit ce à quoi nous appartenons. Nous pouvons être distraits, nous pouvons garder toutes nos limites, mais le Fait passe à travers nous si nous sommes définis par le contenu de la foi. Nous le portons en nous au point qu'il réveille une affection pour le réel chez les autres.

Alors, quand nous ne vivons pas un rapport plein d'affection pour le réel, quand nous nous compliquons la vie et que nous ressentons notre rapport avec la réalité comme une violence, ce n'est pas parce que les oiseaux sont laids ou que les circonstances sont contre nous, ce n'est pas à cause de la maladie ou parce que notre chef ou n'importe qui d'autre ne nous comprend pas, ou parce que rien ne va et tout est mauvais. Non, non ! Ce qui manque c'est le Toi, ce Toi qui permet l'amitié avec tout – tout ! –, même avec les oiseaux que cette femme voulait supprimer.

Que montrent ces témoignages ? Qu'est-ce qui permet que les personnes que nous rencontrons ne perçoivent pas le christianisme comme une farce, et les chrétiens comme des

clowns ? La nouveauté de vie qu'elles ont perçue au cœur de leur existence. Dans ce théâtre qu'est le monde, avec tous ses acteurs, avec tous ses clowns, avec toutes les interprétations à la mode, dans ce monde où tout est « liquide » – comme le dit Bauman –, où une chose vaut l'autre, qu'est-ce qui est assez puissamment réel, assez attirant pour nous saisir totalement, et ne pas vouloir le perdre ?

« L'homme reconnaît la vérité de lui-même », soulignait don Giussani, « à travers l'expérience de la beauté, à travers l'expérience du goût, à travers l'expérience de la correspondance, à travers l'expérience de l'attrait qu'elle suscite, un attrait et une correspondance totale : totale non pas du point de vue quantitatif, mais qualitativement totale ! (...) C'est la beauté de la vérité qui me fait dire : "C'est la vérité !" » (*Certi di alcune grandi cose. 1979-1981* [Certains de grandes choses, *ndt*], Bur, Milan 2007, p. 219-220). Le mot « attrait » veut dire « Je te tire vers », je te sors de toi-même pour t'entraîner vers un autre.

C'est pourquoi il disait que « l'homme d'aujourd'hui, doté d'une possibilité opérationnelle inédite dans l'histoire, peine énormément à percevoir le Christ comme réponse claire et sûre à la signification de sa propre ingéniosité. Souvent, les institutions n'offrent pas de manière vitale une telle réponse. Ce qui manque n'est pas tant la répétition verbale ou culturelle de l'annonce [une doctrine, même répétée avec acharnement, ne suffit pas, tout comme une liste de choses à faire ne suffit pas]. L'homme d'aujourd'hui attend peut-être de manière inconsciente l'expérience de la rencontre avec des personnes pour qui le fait du Christ est une réalité si présente que leur vie en est transformée. [Ce qui fait disparaître le cirque avec ses clowns est la réalité du Christ, une réalité si présente qu'elle change la vie des hommes que l'on rencontre sur son chemin.] C'est un impact humain qui peut secouer l'homme d'aujourd'hui : un événement qui soit l'écho de l'événement initial, lorsque Jésus a levé les yeux et dit : "Zachée, descends tout de suite, je viens chez toi." » (L. Giussani, Intervention au Synode, 1987 ; dans Id., *L'avvenimento cristiano*, Bur, Milan 2003, p. 23-24).

Où puis-je trouver cette beauté qui m'attire en me réveillant ? Comment le moi, perdu dans l'ennui et la torpeur, peut-il se retrouver ? Don Giussani nous l'a dit de manière définitive : « La personne se retrouve dans une rencontre vivante, une présence qu'elle rencontre et qui dégage une force d'attraction, c'est-à-dire une présence qui est une provocation pour elle. Elle dégage une force d'attraction, autrement dit elle provoque et amène à découvrir le fait que notre cœur, avec ce qui le constitue, avec [toutes] les exigences qui le constituent, est bien là, existe. Cette présence nous dit : "Ce dont ton cœur est fait existe ; tu vois, par exemple, il existe en moi". L'attraction et la provocation au fond de nous-mêmes ne naissent que de cela » (*L'io rinasce in un incontro. 1986-1987*, Bur, Milan 2010, p. 182).

La rencontre avec cette présence dégage une force d'attraction, provoque une étincelle.

### 3. L'ÉTINCELLE

« La vérité – c'est toujours don Giussani qui parle – est comme le visage d'une belle femme : on ne peut pas s'empêcher de dire qu'elle est belle, c'est impossible ! [Elle s'impose.] Mais, au-delà de cette comparaison, la vérité est quelque chose qui s'impose de manière inévitable. Il y a un court instant où le cœur s'émeut. C'est ce que j'appelais une étincelle. (...) Cette étincelle, cette intuition du fait que cela peut être vrai pour soi, une intuition peut-être très ténue, peut-être toute brumeuse, confuse – mais il est faux de dire qu'elle est confuse [il se corrige] ; elle n'a pas été confuse ; au moins pendant un instant, c'était une étincelle, donc elle n'était pas confuse –, cette intuition a suscité une émotion ou une commotion, sans doute comme un grain de poussière, dans laquelle, peut-être même

inconsciemment, “nous nous sommes découverts reconnaissants et émerveillés pour ce qui est arrivé”, comme vous l’avez dit. Autrement dit, cette étincelle a fait ressortir une pauvreté d’esprit, un brin peut-être, une petite brindille, comme un petit grain de poussière, de pauvreté d’esprit. C’est comme si cette étincelle avait été un feu, un tison de feu qui est allé jusqu’à la moelle, qui a mis à nu nos os, c’est-à-dire notre cœur, a traversé la chair et a suscité pour un instant une expérience de pauvreté d’esprit, de simplicité de cœur (“reconnaissants et émerveillés pour ce qui est arrivé”). Don Giussani conclut : « L’étincelle, cette étincelle est le déclic d’une conscience nouvelle de l’origine de soi » (*Certi di alcune grandi cose. 1979-1981*, op. cit., p. 207-208, 215).

Lorsque quelqu’un perçoit cette étincelle qui est en nous, il cesse de nous considérer comme des clowns.

Un étudiant en architecture écrit : « Nous préparions l’exposition sur la cathédrale de Florence. Une fois arrivés à notre stand dans le parc des expositions, l’architecte qui l’avait projetée et qui devait travailler avec nous pendant la semaine de préparation du Meeting nous a accueillis en disant : “Salut, les jeunes ; je n’appartiens pas au mouvement de CL ; on m’a chargé de faire cette exposition et je suis là pour travailler avec vous”. Juste après avoir prononcé cette phrase, il enfle un bermuda et commence à travailler avec nous : il peint, déplace des objets lourds, mastique... Le soir même, il vient manger avec nous, là où se retrouvent tous les bénévoles. Il travaille avec nous, il mange avec nous, et il continue de la sorte pendant cinq jours. Une belle relation s’établit. Le dimanche, il annonce qu’il doit rentrer à Florence pour travailler et qu’il ne reviendra plus. Pourtant, à notre grande surprise, le mardi matin il est au parc des expositions, prêt à travailler, heureux. “Mes amis, je suis revenu parce que j’éprouvais une trop grande nostalgie ! Je n’ai jamais vu des gens travailler ainsi. Vous avez quelque chose que les autres n’ont pas. J’avais beaucoup de préjugés sur CL avant de venir ici, mais je me concentrais sur un point sans regarder tout le reste” ».

Une autre personne raconte : « Pendant ces sept jours de vacances, chacun de nous a été confronté au fait qu’une autre mesure a frayé son chemin parmi nous et, lorsque cela arrive, il est impossible de ne pas s’en apercevoir. Même trois amis chinois qui sont dans notre université pour un échange culturel de deux ans et que nous avons rencontrés il y a quelque mois l’ont remarqué. Ils ont été touchés par tout ce qui est arrivé, et d’abord par le fait que l’on puisse faire l’expérience d’une familiarité si vraie entre des personnes géographiquement si éloignées. Il ne leur était jamais arrivé d’être accueillis et embrassés comme ils l’ont été. Ils ont vu à l’œuvre “une charité qui les a émus”. Matteo a dit que, d’après ce qu’il a vu, la différence entre la religion catholique et le bouddhisme est que la religion catholique est une vie et non une série de rites à accomplir, et qu’il se sent bien plus attiré par cette vie qu’il a vue à l’œuvre ».

Une amie étudiante a passé tout l’été avec d’autres camarades à travailler sur un projet que son professeur lui avait proposé. Un jour, elle propose à ses amis : « Mes amis, il y a quelque chose de très beau que vous devez absolument voir ». C’était le Meeting de Rimini. Voilà ce qui s’est passé : « À cause de la beauté de l’amitié qui était née entre nous, ils sont venus et ils étaient émerveillés ; émerveillés entre autres de voir que moi, qui connais pourtant le Meeting, j’étais émerveillée parce que je le regardais à travers leurs yeux. Nous avons vécu une journée incroyable, pleine de rencontres. Ils étaient très contents. Au retour, pendant que nous étions en voiture, la fille grecque m’a regardée et m’a dit : “Qu’est-ce qu’elles ont, ces personnes ?”. Je lui ai répondu : “Je ne sais pas ; qu’est-ce qu’elles ont ? C’est toi qui dois me le dire”. Elle m’a répondu : “Elles sont libres. Elles sont heureuses”. Puis elle a ajouté : “Les personnes que tu m’as présentées ont comme un jeu dans les yeux. Elles ont un jeu dans les yeux et sont libres comme de petits enfants”. Elle continuait à insister et voulait que je lui explique ce qu’était ce jeu dans les yeux qu’elle voyait. Alors je

lui ai dit que je m'étais posé la même question quand je les avais rencontrés : qu'est-ce que ce jeu ? Je lui ai alors raconté ce qui m'est arrivé, comment je me suis convertie, et je lui ai dit que ces personnes étaient catholiques. Elle est restée médusée. Puis elle a ajouté : « Mais alors le christianisme est une rencontre ! Car je n'aime pas les règles, mais ce dont tu parles est une rencontre, et moi je suivrais ce jeu dans les yeux jusqu'au bout du monde, parce que je le veux » ».

Si notre jeune amie n'avait pas accepté l'imprévu d'un été pas comme les autres, elle n'aurait pas pu voir ce qu'elle a vu. Et qu'a-t-elle vu ? Le choc qui se produit chez une personne presque inconnue confrontée à des hommes libres et heureux, qui ont un jeu dans les yeux. Ils ont cette étincelle dans les yeux. « D'où naît ce jeu dans les yeux ? », se demandait-elle. Du fait que ce sont des gens bien ? Dans leurs yeux rit un ciel qui ne leur appartient pas. Ils « sont comme de petits enfants ». Ils sont émerveillés par ce ciel. Que doit-il arriver pour rendre un adulte si « enfant » ? Cette fille ne connaissait rien du christianisme, mais elle dit : « Ce jeu dans les yeux, je le suivrais jusqu'au bout du monde ». Ce n'est pas une farce ! On est loin des clowns ! Cela se passe maintenant, exactement comme il y a deux mille ans.

En commentant la vocation de saint Matthieu pendant son voyage à Cuba, il y a quelques jours, le pape François a dit : « Il nous raconte lui-même, dans son Évangile, comment s'est passée la rencontre qui a marqué sa vie, il nous introduit dans un « jeu de regards » qui est capable de transformer l'histoire. [L'histoire ! Non seulement cet homme.] Un jour, pareil à n'importe quel autre, alors qu'il était assis à la table de perception des impôts, Jésus passa, le vit, s'approcha et lui dit : « Suis-moi ». Et lui, se levant, le suivit. Jésus le regarda. Quelle force d'amour a eu le regard de Jésus pour faire bouger Matthieu comme il l'a fait ; quelle force ont dû avoir ces yeux pour le faire lever. Nous savons que Matthieu était un publicain, c'est-à-dire qu'il percevait les impôts des Juifs pour les donner aux Romains. Les publicains étaient mal vus, voire considérés comme des pécheurs, et pour cette raison, ils vivaient marginalisés, méprisés par les autres. On ne pouvait pas manger avec eux, ni parler, ni prier. Pour le peuple ils étaient des traîtres : ils tiraient profit des gens pour donner à d'autres. Les publicains appartenaient à cette catégorie sociale. Et Jésus s'est arrêté, il n'est pas passé au large à la hâte, il l'a regardé sans hâte, il l'a regardé tranquillement. Il l'a regardé avec des yeux de miséricorde ; il l'a regardé comme personne ne l'avait fait auparavant. Et ce regard a ouvert son cœur, l'a rendu libre, l'a guéri, lui a donné l'espérance, une vie nouvelle comme à Zachée, à Bartimée, à Marie Madeleine, à Pierre, ainsi qu'à chacun d'entre nous » (François, *Homélie*, Place de la Révolution, Holguín, Cuba, 21 septembre 2015).

Aujourd'hui comme alors, il y a des faits, des manières de vivre le christianisme qui ne sont pas perçus par les autres comme une farce, mais comme ce qu'il y a de plus fascinant. Dans ces faits, contenu et méthode coïncident. Ce sont des faits qui n'ont besoin d'aucune forme de pouvoir pour s'imposer : l'attrait de ce « jeu dans les yeux », de ce « jeu de regards » suffit. Aucun médicament, aucune drogue, aucun gourou, aucun pouvoir, aucun succès, aucune stratégie ne sont capables de produire ce jeu dans les yeux.

Cela déclenche la décision. « La décision est suscitée seulement par la découverte du fait que mon moi est attiré par un Autre, que la substance de mon moi, la substance de mon être, mon cœur, équivaut à « être attiré par un Autre » (...). Cet Autre est le sens de la dynamique de mon moi, de cette vie, de cette dynamique qu'est ma vie. Quand je dis « je », je dis une dynamique qui tend à autre chose, à un Autre. Un Autre est ce qui constitue ma vie, parce que l'Autre m'attire et que je suis cet « être attiré », je suis constitué de cet attrait. (...) [« Ce jeu dans les yeux je le suivrais jusqu'au bout du monde »]. La décision, donc, est suscitée là où l'on découvre cette nature propre, d'« être attiré », donc, comme le dit saint Paul (que l'on cite toujours) : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est autre chose qui vit en moi ». L'attrait est

en effet autre chose qui vit en moi et qui me fait vivre. La décision est suscitée lorsque survient cette prise de conscience, cette conscience d'homme nouveau, de la nouveauté dans la perception de soi, dans le sentiment de soi. Et c'est un moment où l'on se conçoit réellement soi-même, tout comme un homme et une femme conçoivent un enfant, et le conçoivent par attrait. L'exemple n'est pas parfait, mais c'est l'analogie la plus profonde que l'on puisse trouver. C'est réellement une conception de soi qui vient de cette étreinte profonde de mon moi avec l'Autre, dont je découvre, j'accepte et je reconnais l'attrait. Sans simplicité de cœur, sans pureté de cœur, sans pauvreté d'esprit, cela n'arrive pas, parce que, là où il n'y a pas de pauvreté d'esprit, on subit cet attrait mais on ne le reconnaît pas totalement : il y a une réserve, et alors il n'y a pas la "conception" » (L. Giussani, *Certi di alcune grandi cose. 1979-1981*, op. cit., p. 216-218).

Cette dynamique peut nous faire comprendre la signification du mot « suivre » ; je le dis pour répondre à une personne qui me demande ce que veut dire suivre. Suivre, tout comme décider, est facile : « Ce jeu dans les yeux, je le suivrais jusqu'au bout du monde ». Pourquoi est-ce facile de suivre ? Parce qu'il s'agit de seconder l'attrait qui m'a pris. Le problème est que souvent, pour nous, suivre ne signifie pas seconder l'évènement qui nous a pris en ayant pleine conscience de ce qui arrive. Pour nous, suivre devient une sorte de volontarisme, une manière de s'adapter à des normes, à une doctrine, à un ensemble de valeurs à défendre. Tandis que don Giussani nous montre que suivre est un mouvement, une décision, provoquée par l'attrait, parce que le problème de la liberté est qu'elle doit trouver quelque chose d'assez fascinant pour lui donner l'envie d'y adhérer ! Pour cela, c'est comme si dans chaque mot, dans chaque défi à relever nous devons apprendre constamment la nature de la foi, la nature du christianisme, son ontologie. Autrement, les paroles chrétiennes elles-mêmes deviennent comme des pierres qui ne nous parlent plus. Pourtant, pour les comprendre, il suffirait de se laisser surprendre par les moments dans lesquels l'évènement, la beauté survient, comme nous l'avons vu arriver de manière sensationnelle au Meeting, pendant la rencontre sur Abraham et les défis du temps présent, lorsque le professeur Weiler, après avoir écouté le violon, a réagi en soupirant profondément au microphone et a aussitôt ajouté : « Il faut une minute pour se ressaisir... » (« Le choix d'Abraham et les défis du temps présent », *Traces*, 23 septembre 2015, [www.traces-cl.fr](http://www.traces-cl.fr), rubrique "Vie de CL"). C'est cela ! Voilà le moment où l'on repart. C'est de là que l'on recommence. On suit à partir de là : l'attrait du violon a déclenché ce profond soupir. C'est facile ! Le fait de suivre est aussi, tout comme la rencontre initiale, un évènement, auquel nous devons consentir.

Mais alors pourquoi cela nous semble-t-il si difficile, si c'est si facile ?

Le problème est que, souvent, nous résistons à cette méthode, qui est la méthode de Dieu. C'est vraiment triste : même s'il nous arrive des faits comme ceux que nous venons d'entendre et d'autres que nous racontons à chaque rencontre, nous résistons et n'en tirons pas de leçon. Cela signifie ne pas suivre. Non pas tant ne pas me suivre moi-même – quel intérêt cela aurait-il ? –, mais ne pas suivre ce qu'Il fait et que je veux suivre le premier. Voilà le problème avec le fait de suivre : même si l'on constate en permanence que l'évènement, la rencontre est la seule méthode en mesure de mettre en mouvement le moi – c'est ce que Dieu a fait avec Abraham, puis avec Jean et André –, on continue de penser qu'il existe une autre manière, une autre méthode plus efficace pour attirer le moi. C'est pourtant très facile : il suffit de suivre ce que fait le Christ.

« L'autre soir, je parlais de la famille avec mes camarades et une amie n'arrivait pas à comprendre. Elle a changé lorsque je lui ai raconté ce qui était arrivé dans ma famille : j'ai fugué plusieurs fois, j'ai frappé mon père et, pendant deux ans, je ne lui ai pas parlé ; ce qui a transformé ma famille n'a pas été des lois ou une révolution, mais la rencontre que j'ai



faite il y a quatre ans avec mes amis du mouvement. Au fur et à mesure que je vivais dans ce rapport où tout le mal que j'avais fait était pardonné, et que je vivais une beauté nouvelle et un nouveau goût de la vie, ma famille aussi a fleuri. Ce rapport me change et change tous ceux qui sont autour de moi, sans que je m'en soucie. Je lui ai parlé de ma cousine : elle et sa famille vivent dans une autre ville et viennent tous les ans passer les vacances chez nous. L'année dernière, ils sont venus à Noël et nous avons simplement mangé ensemble et ouvert les cadeaux. Après le repas, ma cousine vient vers moi et me dit : "J'ai l'impression que mes parents restent ensemble à cause de moi, et non parce qu'ils s'aiment ; au contraire, je vois que ta famille est unie, et je voudrais la même chose". Pendant qu'elle parlait je pensais : qu'est-ce qu'elle a vu ? Il y a quelques années, ma famille était tout sauf unie. Je ne mangeais même pas avec ma famille avant de venir à Milan. Pourtant, elle avait été frappée par notre manière de manger ensemble. Puis elle m'a dit : "Quand on était enfants, on jouait ensemble ; après tu es devenu un animal, mais maintenant je vois que tes yeux sont redevenus des yeux d'enfant". Cela m'avait frappé, alors je l'ai simplement invitée à faire l'action caritative avec mes amis ; nous avons apporté une aide alimentaire aux personnes des quartiers les plus pauvres. Elle a décrit cet après-midi comme le plus beau de sa vie. Le lendemain, une fois rentrée chez elle, elle m'a appelé en pleurant et m'a dit : "Je sens en moi un manque que je n'avais jamais éprouvé". Au début, cela me paraissait un peu sentimental, mais tout de suite après elle m'a dit : "Ce matin je me suis réveillée à sept heures et je suis allée au centre du village, à la mairie, dans le bureau pour la jeunesse, pour demander au guichet où je pouvais rencontrer le groupe de Communion et Libération" ».

Mais nous pensons avoir une méthode plus puissante, historiquement plus efficace, pour convaincre les gens ! Aussi je vous demande : pouvons-nous vraiment croire que la méthode que nous imaginons est plus efficace que celle choisie par Dieu ? Nous ne pouvons pas prétendre récupérer en agissant ce que nous avons perdu dans la vie. Voilà donc notre responsabilité : ne pas résister à la méthode de Dieu.

Encore une fois, don Giussani nous éclaire en identifiant la raison ultime de cette résistance, qui n'est pas, comme on pourrait l'imaginer, l'incohérence, mais l'aridité affective. « Ce qui nous manque radicalement, ce qui laisse cette indécision au fond de nous, est une incapacité, une imperméabilité totale au goût de la beauté, au goût esthétique, et donc une résistance impressionnante à se laisser envahir par la joie, l'allégresse et par conséquent la vivacité – la vivacité ! -. En effet, seul ce qui est beau, ce qui paraît beau, qui rend vivant et catalyse donc l'énergie de la vie, est notre vie. C'est ce manque atroce que l'on remarque en vous, les jeunes d'aujourd'hui, cette absence terrible d'émerveillement face à la beauté, de capacité de percevoir la beauté. Ce qui vous frappe, au contraire, est ce qui provoque une pure réactivité. L'effet des choses sur vous est une réactivité : elles provoquent une réactivité et vous bloquent en vous-mêmes, si bien que tout ce qui se manifeste à vous est utilisé pour vous-mêmes et donc instrumentalisé. L'émerveillement, l'accueil de la beauté, est l'inverse : avoir les yeux (...) grands ouverts pour écouter, regarder, recevoir. (...) Vous souffrez [disait-il en 1980 aux étudiants] d'une incapacité d'affection », due à une fermeture d'esprit. L'étincelle dont nous avons parlé, continue don Giussani, « est quelque chose qui se produit et qui est perçu dans la mesure de notre capacité affective, autrement dit de notre capacité esthétique, de goût esthétique, de sens esthétique, donc de notre capacité à recevoir le beau. La pauvreté de cœur ou la simplicité de cœur, elle, est l'attitude éthique qui permet le développement esthétique. Voyez comme un enfant regarde les choses : les yeux écarquillés ! La beauté et la vibration de la réalité entrent en lui à grands flots ; tandis que nous, qui sommes à côté de lui, nous sommes obtus » (*Certi di alcune grandi cose. 1979-1981*, op. cit., p. 220, 223). Cette fermeture d'esprit nous fait ressentir l'étrangeté dont parle Pavese : « Dans tes yeux rit / l'étrangeté

d'un ciel qui ne t'appartient pas » (C. Pavese, « Nocturne », dans *Travailler fatigue*, Paris, Gallimard 1969, p. 85). Don Giussani commentait ces vers de cette manière : « Dans tes yeux rit : tu es fait de ciel, pour le ciel, par un Autre ; et cela rit en toi, parce que le cœur est soif de bonheur et de beauté. Mais c'est un ciel qui ne t'appartient pas : tu n'en veux pas » (*Si può vivere così* [Peut-on vivre ainsi, *ndt*]. Exercices de la Fraternité de Communion et Libération. Notes des méditations de Luigi Giussani, suppl. *Tracce* n. 6/1995, p. 25).

Lorsque nous répondons aux défis de la réalité, nous laissons toujours transparaître notre appartenance, c'est-à-dire ce qui nous est le plus cher, et cela devient notre position culturelle dans le monde. J'ai été frappé par la manière dont don Giussani, quelques jours après la défaite du référendum contre l'avortement en Italie en 1981, parlait devant des responsables du mouvement ; il résumait ainsi le contenu de la conscience de soi de ceux qui s'étaient engagés, ce qu'ils avaient de plus cher, d'où naissait leur position culturelle : « Pour l'organisation du mouvement, le point qui émerge de cette bataille référendaire est la tristesse, c'est la tristesse de constater que l'évènement du Christ n'a pas joué et ne joue pas comme la valeur de la vie ». Ce qui s'était passé pendant le référendum était, dit-il, l'expression de ce qui se passait dans la vie ordinaire des communautés : « Dans la vie normale de notre communauté et de l'organisation du mouvement, cette transparence de la valeur de la foi n'existe pas en nous. Bref, Jésus Christ n'a rien à voir avec la vie de nos adhérents ».

Il nous indiquait aussi avec précision le chemin à suivre. Cela vaut la peine de l'écouter, si nous ne voulons pas à nouveau rater le train : « Jésus Christ doit être une évidence en soi pour nos adhérents ! Voici la direction. "Je ne connais rien d'autre que le Christ". C'est ce Christ historique qui, dans les faits, a été éliminé. Le Christ devient présence pour les autres s'il devient présence pour moi ! C'est moi qui suis la présence du Christ : c'est à travers cette communication que passe l'évènement de Sa personne, le mystère de Sa personne [comme le montrent tous les témoignages que nous avons lus]. Il y a un corollaire à cela : vous comprenez que le mouvement sera sauvé par cette minorité ! La force décisive du futur est le témoignage réel » de ceux qui adhèrent à Lui. Et il ajoutait : « Il est extrêmement rare de trouver des gens qui vivent vraiment, qui se mettent ensemble pour la sainteté, c'est-à-dire pour la foi dans le Christ, pour apprendre la foi, pour vivre et témoigner la foi. Cette difficulté est aggravée par le fait qu'il sera rare que nos adultes trouvent des guides en ce sens, des éveilleurs en ce sens. Le mouvement perdurera grâce à ceux qui ne percevront pas le fait d'être minoritaires [ce qui s'était produit avec les résultats du référendum, où les opposants à l'avortement n'avaient atteint que 32 %] comme un amoindrissement parce qu'ils auront le cœur dilaté par ce qui a de la valeur. Et il n'y a qu'une valeur ! La vie elle-même n'aurait pas de valeur si le Christ n'était pas là ! L'évènement du Christ. Le mouvement perdurera grâce à ceux qui ont fait cette rencontre et le signe qu'ils auront fait cette rencontre est leur capacité de fraternité, de compagnie ». Le mouvement perdurera grâce à ceux qui, comme Jean et André, n'ont pas pu effacer l'expérience qu'ils ont vécue avec le Christ, le contenu dogmatique de la foi, et sont ensemble pour cela. Voilà pourquoi don Giussani insistait : « L'avenir du mouvement est le témoignage de l'adulte », en ajoutant une de ses phrases : « Il serait beau en ce moment d'être douze dans le monde entier » (FRATERNITE DE COMMUNION ET LIBERATION, *Documentation audio-visuelle*, Conseil national de CL, Milan, 30-31 mai 1981).

En quoi consiste donc ce témoignage ? « Être présent dans une situation veut dire être là de manière à la perturber, si bien que, si tu n'étais pas là, tous s'en rendraient compte. Là où tu seras, les autres s'énerveront ou t'admireront, ou bien ils sembleront indifférents, mais ils ne pourront pas ne pas reconnaître ta "différence" ».

Quelle est la nature de ce témoignage ? « Nous annonçons la foi à travers ce que le Christ a perturbé dans notre vie ; cela passe par la perturbation que le Christ réalise en nous : *nous rendons présent le Christ à travers le changement qu'Il opère en nous. C'est le concept de témoignage* » (L. Giussani, 19 mars 1979 ; « 1954. Cronaca di una nascita » [Chronique d'une naissance, *ndt*], extraits d'une conversation avec un groupe de jeunes, dans *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, EDIT-Il Sabato, Rome 1993, p. 346).

Nous l'avons vu, ce témoignage, loin d'être insignifiant et de faire paraître le christianisme comme une farce et les chrétiens comme des clowns, suscite une curiosité, un intérêt qui ouvre un dialogue complètement inattendu, même avec des personnes apparemment éloignées. Ainsi, nous pouvons répondre à l'invitation faite en ces jours par le pape François aux évêques américains, qui m'a semblé s'adresser à moi, à nous : « Je sais que les défis auxquels vous êtes confrontés sont nombreux, et que le champ dans lequel vous semez est souvent hostile, et que les tentations sont nombreuses de s'enfermer dans les murs de la peur à se lécher les blessures, se rappelant une époque qui ne reviendra pas et planifiant des réponses dures aux résistances qui sont d'ores et déjà âpres. Et cependant, nous sommes des partisans de la culture de la rencontre. Nous sommes des sacrements vivants de l'étreinte entre la richesse divine et notre pauvreté. Nous sommes des témoins de l'abaissement et de la condescendance de Dieu qui, dans l'amour, précède aussi notre première réponse. Le dialogue est notre méthode, non par stratégie habile, mais par fidélité à Celui qui ne se lasse jamais de passer et de repasser sur les places des hommes jusqu'à la onzième heure pour proposer son invitation d'amour (*Mt 20, 1-16*). (...) N'ayez pas peur d'accomplir l'exode nécessaire à tout dialogue authentique. Autrement, il n'est pas possible de comprendre les raisons de l'autre, ni de comprendre en profondeur que le frère à rejoindre et à racheter – par la force et la proximité de l'amour – compte davantage que toutes les positions que nous jugeons éloignées des nôtres, même si celles-ci sont d'authentiques certitudes. Le langage aigre et belliqueux de la division ne convient pas aux lèvres d'un pasteur, il n'a pas droit de cité dans son cœur et, même s'il semble pour un moment assurer une apparente hégémonie, seul l'attrait durable de la bonté et de l'amour reste vraiment convainquant » (*Discours aux évêques des États-Unis d'Amérique, Cathédrale Saint-Matthieu, Washington, D.C., 23 septembre 2015*).